

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 29

Artikel: Précaution de genre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'entent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENVOI GRATUIT

de la collection des *annuaires parus depuis le 1^{er} avril* et d'un exemplaire de l'*Almanach du Conteur, 1903*, à toute personne qui prendra un nouvel abonnement d'un an à dater du 1^{er} juillet.

Lettre ouverte à Messieurs les maris.

Parfaitement, Messieurs, c'est à vous que ce discours s'adresse! Cela vous étonne! Vous n'êtes pas encore accoutumés à voir vos femmes, toujours si résignées, élever la voix devant vous. Bon, c'est une habitude à prendre, et le plus tôt vous la prendrez, mieux vous vous en trouverez, car... bref, vous verrez pourquoi.

Aujourd'hui, nous voudrions vous dire quelques vérités. Oh! quelques-unes, seulement. Si nous disions tout d'une fois, d'abord nous risquerions d'être aussi ennuyeuses que vous quand vous faites de la politique, puis vous vous mettriez de méchante humeur, et en fin de compte, on sait sur qui elle retombe, votre méchante humeur!

Non, nous verserons la médecine par toutes petites doses, pour vous la faire avaler sans grimaces — vous en faites de si laides. Aussi ne discuterons-nous pas la supériorité masculine dans n'importe quel domaine.

La politique! chacun sait de reste qu'elle est réservée aux hommes et que les femmes n'y entendent rien. On objecte il est vrai la grande Catherine de Russie, l'impératrice Marie-Thérèse, la reine Victoria et quelques autres qui ont obtenu une certaine notoriété dans ce genre d'exercices; mais vous nous avez fait comprendre depuis longtemps que ces femmes ne constituaient au fond qu'une exception, une anomalie; ce sont des monstres, quoi. A l'homme seul appartient le privilège de faire et défaire les gouvernements; cela lui fait tant plaisir, et cela nous vaut au moins quelques moments de tranquillité.

Les affaires! L'homme seul sait gagner de l'argent. C'est archi connu, cela. C'est du reste le plus clair de ses mérites, et nous nous garderons de le lui enlever, sans cela, le pauvre, il serait vraiment trop dépourvu.

L'art — avec une majuscule — est exclusivement masculin. Tout au plus la femme connaît-elle l'art — avec une minuscule — un petit art de rien du tout que personne n'a jamais pris au sérieux!

Eh bien, Messieurs, nous acceptons tout cela. Nous disons oui et amen. Seulement nous vous avertissons qu'il est une turlutaine qu'il vous faudra abandonner désormais. Depuis des siècles vous nous menez, pauvres sottes que nous sommes, avec un certain nombre de formules toutes faites, construites pour votre

usage exclusif et que vous nous servez à toute sauce. « La femme est un être inférieur. — La femme est incapable de grandes pensées. — La femme, de par sa nature physique, doit être soumise à l'homme ». Bref, vous en avez une charretée de ces belles phrases. Il en est une cependant qui ne prendra plus, et Dieu sait pourtant si vous en avez fait usage avec succès! C'est la prétendue « simplicité des femmes d'autrefois. » Non, mais nous l'avez-vous servie celle-là. Je connais un ménage, que dis-je, j'en connais dix, vingt, trente, où la pauvre femme ne peut pas mettre un chapeau neuf, ou une nouvelle robe, sans que Monsieur, d'un ton doctoral et pédant, lui parle de la « simplicité des femmes d'autrefois ».

« Les femmes d'autrefois, selon les théories maritales, se vêtaient simplement, et avec modestie. La laine leur suffisait. La coquetterie leur était inconnue. Elles se paraient de leurs seules vertus, et ne ruinaient pas leurs maris en toilettes. » Pour peu que le chapeau sorte de l'ordinaire ou que la robe ait quelques petits plis... la théorie remonte jusqu'à Eve.

« Eve dans le Paradis, — c'est toujours la voix sévère de nos moitiés barbaues qui pérorer, — Eve dans le Paradis, n'avait ni modiste, ni couturière... » Et ainsi de suite. Il y a de quoi développer, — suivant l'humeur du moment, — pendant un quart d'heure, ou pendant deux heures.

Non, laissez-moi rire... qu'Eve dans le Paradis se soit contentée de feuilles de figuier, je n'ai rien contre, quand même je suis bien étonnée, si elle n'a pas réussi à les agrémenter quelque peu. Du reste, comme elle n'avait pas de concurrence à redouter, elle aurait été bien bonne de se mettre en frais. Mais que nos grand'mères aient été si simples... à d'autres, Messieurs les maris. On pouvait vous croire... avant le Festival; aujourd'hui n, i, ni, c'est fini. Nous les avons vues, ces « femmes d'autrefois, si simples et si modestes. » Et nous ne parlons pas de la comtesse de Savoie et des dames de sa cour. Nous parlons des bourgeoises qui furent nos rières grand'mères. C'est pour le coup que vous ouvririez de grands yeux et feriez de laides grimaces, s'il nous venait à l'idée de revêtir des toilettes aussi compliquées, aussi chères que celles-là. Et vous pouvez bien parler des modes d'aujourd'hui. La plus petite laitière du XVIII^e siècle n'aurait pas voulu être vêtue aussi simplement que nous le sommes. C'est-à-dire que nous, avec nos robes toutes plates, sans un ruban ni un lacet, de teintes uniformes, c'est nous qui pourrions donner des leçons de simplicité et de modestie à nos grand'mères si coquettes dans leurs robes à paniers, décolletées, agrémentées de rubans et aux teintes si vives. Et pour apprécier un peu vos femmes du XX^e siècle, il vous faudrait avoir à payer quelques-unes de ces toilettes.

Épouses, mes sœurs, faites comme moi désormais. Achetez les photographies du Festival — voici la saison des confitures, vous porterez en compte quelques kilos de sucre de plus et votre époux n'y verra rien — et quand

votre seigneur et maître vous viendra parler sans rire de la « simplicité des femmes d'autrefois », mettez-lui sous le nez par exemple les vieilles bourgeoises de l'acte de Lausanne, et dites-lui bien gentiment: — « Tra la la, mon ami! Regarde-les donc, nos ancêtres si simples et si modestes. »

JEANNE-MARIE.

Pour copie conforme.

PIERRE D'ANTAN.

Précaution de genre. — Un Lausannois rencontre un de ses amis à la dernière représentation du Festival vaudois.

— Vous ici! Mais n'est-ce pas demain qu'on enterre votre belle-mère?

— Non, après-demain; je la fais incinérer à Genève.

— Vous faites bien, on est plus sûr.

Apportez toujours l'argent. — M. Peignette, s'attablant à la cantine de Beaulieu, se trouve nez à nez avec un particulier qui lui doit de l'argent et il le lui fait sentir sans façons.

— Oh! vous me gênez mon plaisir, lui dit le débiteur, je me proposais de vous porter la somme le jour de votre anniversaire, avec mes félicitations.

— Apportez toujours l'argent, je me féliciterai assez moi-même.

Les chiens.

Une exposition canine internationale s'est ouverte hier à Beaulieu. Elle est fort intéressante, autant par le nombre que par la beauté des sujets exposés. Ceux-là même qui n'éprouvent pour « l'ami de l'homme » qu'une médiocre sympathie ne manqueront pas de la visiter.

Sympathique ou non, le chien occupe dans notre vie une place importante, preuve en est la quantité de locutions proverbiales auxquelles il a donné naissance et dont la lettre suivante, écrite par un ardent cynologue à sa fiancée, contient quelques exemples:

Mon chien-chien chéri,

Je suis aux abois. L'accueil glacial que me fit ta mère, hier matin, m'a rendu malade comme un chien. Dis-moi donc, ma tendre levrrette, ce que je lui ai fait pour être reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Est-ce qu'elle m'en voudrait de l'avoir vue dans son déshabillé? Mais un chien regarde bien un évêque. Lui déplait-il que je lui dise que tu as du chien et que je t'adore pour cela. Se fâche-t-elle à l'idée qu'elle ne me mènera pas en laisse et que je ferai le chien de Jean Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle? Toutes ces raisons ne valent pas les quatre fers d'un chien et je donne ma langue aux chiens.

Ah! si tu avais été là, tu aurais aisément rompu les chiens et nous ne nous serions pas regardés en chiens de faïence. Ne m'abandonne pas aujourd'hui, toujours de mon cœur. Bien qu'il fasse un temps à ne pas mettre un chien dehors, j'irai vous trouver entre chien